

que nous venons de voir, nous a dit que nous trouverions ici, très dangereusement malade, un enfant que j'aime comme un fils et que ma fille aime comme un frère...

— Maurice ?

— Oui, monsieur, oui, Maurice ! s'écria Suzanne en devenant plus pâle encore. Oh ! monsieur, où est-il ?... Est-ce vrai qu'il va peut-être mourir ?...

Mais elle venait d'apercevoir le petit moribond.

D'un bond, elle fut vers lui, puis, en le voyant si pâle, elle eut un cri d'effroi, une crise de sanglots.

Clotilde venait aussi de se rapprocher vivement, puis, frappée en plein cœur, de jeter à son tour un cri d'épouvante.

— Tais-toi !... tais-toi, Suzanne ! fit-elle tout bas en pleurant et en sanglotant aussi. Tais-toi !

Puis, joignant les mains dans un geste de désespoir :

— Oh ! le pauvre enfant !... le pauvre petit !... Dans quel état nous le retrouvons ! murmura-t-elle. Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !... C'était donc vrai !... Nos pressentiments ne nous trompaient donc pas !...

Et, le visage baigné de larmes, elle resta longtemps penchée sur Maurice, lui mettant au front des baisers.

Agencouillée devant le lit, une des mains de Maurice dans les siennes, la petite Suzanne lui parlait à travers ses sanglots.

— Maurice, c'est moi !... Maurice, c'est Suzanne ! lui criait-elle, Oui, c'est moi qui suis là... c'est moi qui t'appelle... Dis, réponds-moi !... regarde-moi !... Es-ce que tu ne m'entends plus ?... Maurice !... Maurice !... Oh ! si, tu m'entends, n'est-ce pas ?... tu sais bien que c'est moi qui suis près de toi...

Elle venait de porter à ses lèvres la main du petit agonisant, puis, la voix toujours coupée de sanglots :

— Oh ! quand je ne t'ai pas vu rentrer à Ivry... quand je ne t'ai pas vu revenir chez M. François, si tu savais comme j'étais inquiète... reprit-elle. A tout instant, je courais dehors... je te cherchais... Et rien !... Et tu ne revenais pas !... Les heures passaient... Et j'avais de plus en plus peur... Je pensais à ton rêve... à cet horrible rêve qui t'avait tant effrayé... Je me disais : " Il lui est peut-être arrivé un malheur !..." Oh ! tu vois que je ne me trompais pas !... Et c'est alors que nous sommes venues dans cette maison de santé où nous pensions te trouver... et c'est alors que l'on nous a dit :

Mais les larmes l'étouffaient, elle dut se taire.

Adrienne et le comte s'étaient aussi rapprochés du lit.

A leur tour, ils se penchèrent sur Maurice, épiant son souffle...

Et il y eut un long silence pendant lequel on n'entendit plus que le bruit des sanglots de la petite Suzanne répondant aux sanglots de sa mère.

M. de Belleruche et la sœur d'Yvonne, saisis par la même pensée, venaient d'échanger un regard plein d'angoisse.

Maurice dormait-il ou agonisait-il ?

Son souffle était redevenu si faible et son front était si froid qu'on ne pouvait savoir.

Et tous deux, un peu tranquilisés tout à l'heure par le docteur Laval qui leur avait dit d'espérer, tremblaient maintenant que le docteur ne se fût trompé et qu'au lieu de ce mieux auquel ils avaient voulu croire, ce ne fût, au contraire, la fin du pauvre petit...

Et le comte de Belleruche, qui, sauf sur la tombe de Marguerite, n'avait jamais prié, priait intérieurement Dieu d'avoir pitié de lui et de lui conserver cet enfant... Adrienne, reprise d'un immense désespoir, contenait avec peine aussi ses sanglots, quand soudain Suzanne, les bras tendus, éperdue de douleur, eut encore un cri suppliant :

— Maurice !... Maurice, c'est moi !... Ta ne m'entends donc pas !... Maurice, c'est Suzanne qui t'appelle !... Suzanne que tu as sauvée et qui ne veut pas que tu meures !...

Et son cri de désespoir retentissait encore lorsque, tout à coup, un autre cri s'éleva... un cri de surprise, un cri de joie.

Ce cri, c'était le comte et Adrienne... c'était aussi Clotilde qui, transfigurée et radieuse, n'avaient pu le retenir.

A ce nouvel appel de sa petite amie, Maurice avait enfin tressailli... Et comme elle lui criait encore : " Maurice !... Maurice, c'est moi ! " il s'était brusquement soulevé.

— Oui, c'est moi... Suzanne ! lui criait toujours la fillette dont le visage à présent resplendissait de bonheur... Oui, c'est moi !... c'est moi qui suis près de toi !...

Au son de cette voix, Maurice venait de nouveau de tressaillir.

Suzanne s'était élancée vers lui, l'avait entouré de ses bras et le couvrait de baisers fous.

Alors son regard se ranimant, son visage de moribond reprenant un peu de vie :

— Suzanne ! murmura-t-il, Suzanne !

— Ta me reconnais donc !... Oui, c'est moi !...

— Suzanne !... Suzanne !

Et, maintenant c'était lui qui venait de se jeter sur elle... c'était lui qui l'étreignait de toutes ses forces contre sa poitrine.

Et ainsi dans les bras l'un de l'autre, ces deux enfants formaient

un groupe si touchant, un groupe si émouvant, que les cœurs les plus durs eussent été attendris.

Aussi, incapables de dire un mot, le comte, Adrienne et Clotilde les contemplaient-ils avec une si profonde émotion, qu'ils n'avaient même pas entendu que la porte venait de s'ouvrir.

C'était le docteur Laval qui était entré.

Immobile sur le seuil, il assistait, sans qu'on la vit, à cette scène qui le remuait profondément aussi, et son regard, qui ne quittait pas Maurice, exprimait de plus en plus la surprise et la joie.

La vie revenait !... Maurice renaissait !... Le miracle, sur qui seul on pouvait compter, le miracle qui, seul, pouvait sauver l'enfant, allait s'accomplir... s'accomplissait déjà !

— Oui, sauvé !... Oui, maintenant je réponds de lui ! ne put-il s'empêcher de s'écrier tout haut, en s'avançant vivement vers le comte qui venait enfin de l'apercevoir.

— Sauvé ! s'écria M. de Belleruche. Oh ! docteur, répétez ce mot que je crois avoir mal entendu !... Sauvé !

— Oui, sauvé !... Oui, d'ici à quelques jours, vous n'aurez plus à trembler pour lui...

Fou de joie, le comte s'était emparé des mains d'Adrienne.

— Vous venez d'entendre !... Mon fils vivra !... Mon fils est sauvé ! lui cria-t-il tout bas.

— Que Dieu sauve aussi la mère ! murmura la jeune fille.

Tandis que Clotilde, dont le cœur débordait de tendresse, balbutiait, le regard toujours fixé sur Suzanne et sur Maurice :

— Mes enfants !... mes chers enfants !... Oh ! je vous garderai donc tous les deux !

Pendant ce temps, le docteur Laval posait ses deux mains sur les épaules de Suzanne :

— N'est-ce pas lui qui t'a sauvée ? lui dit-il en lui montrant Maurice.

— Oui, monsieur... Oui, sans lui, je serais morte...

— Eh bien, aimez-vous bien, car c'est toi qui le sauves à ton tour... car c'est toi qui le guéris... qui lui rends la vie aujourd'hui !...

Et le docteur les ayant poussés doucement l'un vers l'autre, les deux enfants s'embrassèrent encore, puis longuement se sourirent...

XV. — L'INFAME COMÉDIE

Près de deux semaines s'étaient écoulées.

A la prière du comte, qui savait par le docteur Laval combien la présence de Suzanne était nécessaire au rétablissement de Maurice, Clotilde et sa fillette, dont le plus grand désir avait été ainsi exaucé, s'étaient installées à la villa, et n'avaient plus quitté le chevet de leur petit ami.

Nuit et jour, elles l'entouraient de leurs soins ; nuit et jour, elles se relevaient auprès de lui.

Suzanne, qui venait de voir, elle aussi, la mort de si près, et qui aurait eu encore besoin de beaucoup de ménagements, Suzanne ne se ressentait plus de sa faiblesse.

Et courageuse et vaillante comme une vraie petite femme, elle remplissait d'admiration M. de Belleruche, qui, parfois, ne pouvait s'empêcher de lui dire :

— Vous vous fatiguez trop, ma chère enfant... Prenez un peu de repos ou vous tomberez malade aussi à votre tour.

Mais elle avait une si gentille façon de lui répondre qu'il avait tort de s'alarmer pour elle et qu'elle était très forte maintenant, mais elle se montrait si heureuse de se dévouer et de contribuer à la guérison de Maurice, qu'il était bientôt obligé de se taire.

D'ailleurs, n'avait-elle pas raison et n'était-ce pas grâce à elle que Maurice semblait enfin revivre, sortir enfin de sa longue agonie ?

Chaque matin le docteur Laval venait voir son petit malade, et constatait avec joie un mieux de plus en plus sensible.

— Allons ! allons ! tout va bien ! disait-il gaiement au comte, dont le front rayonnait de bonheur. Encore quelques jours, et notre petit Maurice sera sur pied...

Et deux semaines ne s'étaient pas encore écoulées, en effet, que l'enfant avait pu se lever, c'est-à-dire se traîner lentement le long de la chambre, appuyé au bras de Suzanne. Puis, enfin, des forces lui revenant encore, il avait pu descendre dans le parc.

Et c'était encore un spectacle bien touchant, bien attendrissant, que celui de ces deux enfants si miraculeusement échappés à la mort, qui doucement s'avançaient serrés l'un contre l'autre, et qui se souriaient, heureux de vivre et d'être ensemble, heureux de toute la joie qu'un splendide soleil mettait autour d'eux.

Et c'était comme deux petits amoureux, quand, les yeux dans les yeux, et la main dans la main, ils s'enfonçaient dans les longues allées plantées de vieux marronniers, ou bien qu'ils s'asseyaient sur